

Le jour prévu pour la fin du monde, selon la prophétie maya, était passé sans catastrophes.

Pour Margherita, ce fut le contraire. La fin du monde eut lieu ce jeudi-là.

Le jour des trois catastrophes.

Mais elle l'ignorait encore, en dépit des présages qui auraient dû lui mettre la puce à l'oreille.

La jeune femme se trouvait dans une grande pièce circulaire dotée d'innombrables portes. *Je dois sortir d'ici*, pensait-elle. *Je dois m'en aller*. Elle s'approcha de la première porte et posa la main sur la poignée. En vain. La porte était verrouillée. Elle fit la même chose avec la deuxième. Rien. L'angoisse monta en elle. Elle ne voulait pas rester là. Elle voulait fuir. Désespérée, elle passa d'une porte à l'autre tandis que la sensation d'emprisonnement se faisait plus aiguë. Elle arriva enfin devant la plus petite de toutes les portes. Elle tendit une main tremblante. Un léger coup, et la porte s'ouvrit

en grand. Devant Margherita apparut une grande cuisine lumineuse qui regorgeait de victuailles appétissantes et dont les arômes faisaient frémir ses narines... Elle s'apprêta à entrer mais, tout à coup, le seuil devint de plus en plus étroit – ou était-ce elle qui devenait de plus en plus large ? Elle tenta quand même de le franchir, mais elle se retrouva coincée, incapable de bouger ou d'appeler à l'aide... Elle se sentait de plus en plus oppressée.

Soudain, elle vit la cuisine disparaître dans un puits profond et se retrouva à lutter contre la sensation de manquer d'air qui lui nouait la gorge. Elle tenta de reprendre sa respiration, mais elle suffoquait...

Margherita se réveilla engoncée dans l'enchevêtrement de couvertures et de fourrures du lit deux places qui occupait une bonne partie de la petite chambre. Avec un soupir exaspéré, Francesco, son mari, se réfugia sous son oreiller. Les fourrures s'agitèrent, révélant d'abord un visage bicolore avec d'énormes yeux pailletés et les oreilles en pointe, puis une touffe ronde et noire comme le goudron et enfin une tête dont les poils étaient aussi ébouriffés que la chevelure de sa maîtresse. Ratatouille, Asparagio et Artusi, d'après le nom du grand cuisinier italien.

— Bon sang, quel cauchemar ! soupira Margherita.

Elle distribua force caresses et gratouillis aux deux félins et au chien de race extrêmement indéfinie qui, contrairement à l'homme étendu à côté

d'elle, appréciaient ses attentions et lui mordillaient les orteils, se frottaient contre ses jambes ou lui posaient la patte avec insistance sur le bras.

À cet instant, le radioréveil attaqua une musique gaie avant de céder la place à une voix féminine qui couvrit les dernières notes : « Scorpion : coincé entre Mars et Saturne, vous devrez attendre l'été pour retrouver le sourire. Si Mars est l'enclume, Saturne est le marteau ! Aujourd'hui, son influence vous entraînera à éliminer de votre vie faiblesses et erreurs. »

La mine assombrie, les yeux bleus de Margherita fixèrent l'appareil d'un air contrarié.

« La journée sera donc plutôt négative, poursuivit la voix, et vous devez vous attendre à de très mauvaises nouvelles, mais le Scorpion sait toujours se rebiffer, et Saturne en transit dans votre signe vous aidera à prendre les bonnes décisions. »

Margherita tendit la main et, d'un geste vif, changea de station. Pour un début de journée, c'était assez !

D'abord mon rêve et maintenant l'horoscope.

Même si, à dire vrai, elle ne croyait ni aux rêves prémonitoires ni aux horoscopes pessimistes.

Un rap assourdissant résonna dans la chambre.

— Margy !

Francesco émergea un instant de l'oreiller pour lui jeter un regard furieux.

— Tu ne pourrais pas arrêter ce fichu réveil ?

— Désolée.

Elle appuya sur le bouton OFF pendant que son mari retournait s'enfouir sous l'oreiller.

Margherita ne put s'empêcher de penser à l'époque où Francesco se levait le premier le matin pour lui apporter le café au lit avec un « Bonjour, mon amour ». C'était un rituel si doux, d'autant que, parfois, les baisers et les mots tendres finissaient par les entraîner dans des caresses plus sensuelles...

Depuis quand les choses ont-elles changé ?

Depuis quand se levait-elle pour préparer le café, tentant, non sans mal, d'égayer l'humeur de dogue de son mari au réveil ?

Je l'ignore.

Chassant ces pensées qui lui laissaient un puissant malaise, elle se dit qu'il valait mieux agir. Elle sauta du lit et atterrit sur le sol dans un chœur de clochettes et de miaulements en entraînant avec elle toutes les couvertures.

— Ratatouille, Artusi, Asparagio, allez ! C'est l'heure du petit-déjeuner !

— Margy, c'est tous les jours la même histoire ! dit la voix de Francesco, étouffée par l'oreiller. Pourquoi ne leur fais-tu pas comprendre que le lit est « zone interdite », continua-t-il en cherchant à récupérer les couvertures réduites à un amas informe.

Malgré la sensation d'irritation croissante, Margherita se sentit coupable. Au fond, il était simplement las et stressé, et elle aurait dû tenter de le comprendre.

Il travaille si dur et nous avons si peu d'argent. Et voilà que j'ai perdu mon emploi au centre d'appels de recouvrement de créances.

— Tu as raison, répondit-elle avec douceur. Je vais les sortir.

Elle quitta la chambre, suivie par sa tribu pendant qu'il marmonnait quelque chose d'incompréhensible. Le minuscule couloir qui conduisait jusqu'à la cuisine (ou du moins ce qu'elle s'obstinait à appeler ainsi) était tapissé des photos de ses animaux représentés dans les postures les plus drôles, seuls ou en groupe.

Outre les trois créatures à quatre pattes qui composaient sa bruyante cour, il y avait aussi un perroquet indien au plumage coloré qui la salua d'un long sifflement dès que Margherita souleva le pan de toile qui recouvrait la cage posée à côté de la fenêtre.

— Bonjour, Valastro !

— Salut, mon amour ! répondit le mainate en passant son bec entre les barreaux de sa cage pour lui tapoter affectueusement le dos de la main.

Elle l'avait recueilli alors qu'il avait une aile brisée et, après sa guérison, il était devenu membre à part entière de sa tribu de poils et de plumes. Elle lui avait donné le nom d'un héros emphatique d'une série de télé-réalité américaine qui tournait autour d'une pâtisserie, et son oiseau était aussi direct que ce Buddy Valastro.

Il lui suffit de poser les yeux sur le groupe hétérogène d'animaux regroupés autour d'elle dans ce

coin de la maison qu'elle aimait tant pour retrouver le sourire. La cuisine débordait d'ustensiles de tous genres, et la porte du réfrigérateur était recouverte d'aimants tous rigoureusement inspirés de la nourriture, tandis qu'un panneau annonçait : *SHHH... COOK AT WORK !*

— Je vous adore..., dit-elle tendrement en jetant des graines à Valastro.

Francesco avait tenté de s'opposer à la présence de cette ménagerie.

— Mon amour, dans cinquante mètres carrés, il y a à peine assez de place pour nous deux ! Comment allons-nous nous en sortir avec deux chats, un chien et à présent un perroquet ? avait-il protesté.

Sur ce point, Margherita avait été intraitable. Elle avait accepté de quitter la Toscane pour s'installer à Rome, de chercher un nouvel emploi, de vivre dans ce cauchemar de ciment où, lorsqu'on ouvrait la fenêtre d'un côté, on se trouvait devant un mur et, de l'autre, face à la maison des voisins. (« Mon amour, c'est un appartement calme et il n'est pas cher. Tu sais, c'est une affaire ! » avait affirmé Francesco.) Mais pas question de renoncer à ses petits protégés !

Tandis qu'elle se débattait avec la machine à café et les boîtes de diverses couleurs et dimensions, Margherita se retrouva à penser que rien ne s'était passé comme elle l'avait imaginé. Elle avait rêvé de vivre avec Francesco dans une maison avec un grand jardin où ses animaux auraient pu courir et jouer pendant qu'elle se consacrait à de nouvelles

créations culinaires et que son mari composait des morceaux de musique qui l'auraient rendu célèbre... Des rêves qui s'étaient brisés l'un après l'autre. Laissant tomber sa musique, Francesco avait trouvé un emploi plus prosaïque dans une agence immobilière.

Il restait leur amour. N'était-ce pas le plus important ? Et alors, comment expliquer cette sensation indéfinie qui l'avait envahie depuis quelque temps ? Comme toujours, elle chassa cette pensée en se concentrant sur la préparation des différentes bouillies pour leurs petits destinataires : chez elle, les boîtes de conserve étaient bannies. « Tu as une idée des cochonneries qu'ils mettent dedans ? » avait-elle rétorqué à la proposition de son mari qui voulait en acheter en gros pour faire des économies. Une fois qu'elle eut donné à boire et à manger à tous ses animaux, Margherita se concentra avec une attention toute particulière à la préparation du café aromatisé destiné à Francesco. Elle plaça sur une petite assiette les biscuits à la noix de coco et au chocolat qu'elle avait préparés la veille au soir, cherchant à ne pas tenir compte des ondes négatives qu'elle sentait s'insinuer en elle comme autant de serpents venimeux. Est-ce que le cauchemar était responsable de son état d'esprit ? Peut-être les prédictions de l'horoscope ? Quoi d'autre, sinon ?

— Margy... Il arrive quand, ce café ?

La voix mi-implorante, mi-grognon de Francesco l'empêcha d'aller au bout de sa pensée. Toutefois, malgré elle, une image lui traversa la tête comme

un éclair : celle d'une photographie en couleurs qui se fanait pour adopter des nuances jaunies des plus déprimantes, jusqu'à passer au blanc et noir informe avant de virer au négatif sombre. Était-ce vraiment là ce qu'était devenue sa vie ? De toute la force de son esprit, elle fit tomber un voile sur l'image, comme si celle-ci n'avait jamais existé. Puis, elle s'empressa de se rendre dans la chambre à coucher, posa le plateau à côté de son mari, lui caressa le visage et les cheveux et... posa ses lèvres sur les siennes. Il lui rendit rapidement son baiser, d'une manière distraite – ou était-ce un effet de son imagination toute négative ? Ignorant les biscuits, Francesco but son café d'un trait et s'empressa de se lever.

— Il est tard.

Il la fixa en fronçant les sourcils avant de continuer.

— Je t'en prie, Margy. Ne fais pas cette tête ! Mon chef a téléphoné en personne au responsable du recrutement.

Margherita réprima à temps un soupir.

— Je le sais. Tu me l'as déjà dit au moins cent fois !

— Après tout, c'est toi qui continues à ne pas être capable de garder un emploi, non ?

Ah ça, si c'est pas un coup bas !

— Tu voudrais dire que c'est ma faute si ce merlan frit de directeur du centre d'appels m'a licenciée ?

— Il t'a licenciée parce que tu donnais des

recettes de cuisine au lieu de convaincre les gens de payer leurs factures !

— Je cherchais simplement à instaurer une relation...

Pourquoi suis-je toujours obligée de me justifier ?

— OK, d'accord, la culpa Francesco. Mais là, ce devrait être un emploi parfait pour toi puisqu'il a un rapport avec la nourriture et avec les gens ; tout ce que tu aimes, non ?

Pourquoi dit-il cela avec ce ton condescendant ?

Ce n'était pas le moment de se disputer, décida Margherita. Au fond, il avait fait de son mieux pour l'aider, et il avait même dérangé le grand patron... Sans doute que la promotion pour des fromages n'était pas exactement le rêve de sa vie, mais rien ne pouvait être pire que centre d'appels.

— Alors, cette fois, il ne devrait pas y avoir de problèmes, conclut-il en prenant son silence pour un oui. Et l'entretien n'est qu'une formalité. Il suffit que tu souries et que tu te montres enthousiaste pour le produit. N'oublie pas que nous avons besoin de ce travail ! Dépêche-toi, maintenant, sinon tu vas être en retard.

Il disparut dans la salle de bains.

« Il suffit que tu souries et que tu te montres enthousiaste pour le produit ! » grimaça Margherita. Elle jeta un œil au réveil et laissa échapper un soupir. Elle ouvrit la fenêtre, tapota les coussins et la couette, fit le lit et se précipita dans le « coin cuisine » pour laver au vol les tasses et les

assiettes abandonnées dans l'évier (par Francesco) avant de se diriger vers le « coin séjour », où elle rangea le canapé, empila les revues dispersées çà et là (par Francesco), ramassa les chaussures de sport (de Francesco) qui dépassaient de sous un meuble, ouvrit les fenêtres, plaça les chaussures dans le débarras et en prit une paire à elle, enfila son manteau par-dessus son pyjama, mit sa laisse à Artusi et s'élança dehors.

Une fois dans la rue, elle tenta de retenir le chien qui cherchait (en vain) des touffes d'herbe dans les fissures du trottoir négligé au bord duquel surgissaient, vaguement menaçants, les blocs de ciment rigoureusement identiques qui abritaient les appartements de leur « quartier résidentiel », dit la publicité de l'agence où travaillait Francesco. Margherita ferma les yeux et, pendant un instant, imagina qu'elle était chez elle à Roccafitta, à humer le parfum des fleurs qui avaient dû s'épanouir dans toute la campagne et les jardins et qui se mêlait à l'odeur marine portée par la brise de printemps.

— Hé là ! Vous êtes dans la lune ou quoi ? Vous allez vous pousser ?

Elle rouvrit les yeux et croisa ceux d'un automobiliste hostile. Les odeurs et les parfums de son petit coin de Toscane disparurent pour céder la place aux klaxons furieux des voitures. Margherita s'empressa de remonter sur le trottoir en tirant sur la laisse pour inciter Artusi à la suivre.

Tout essoufflée, elle retourna à l'appartement juste au moment où Francesco sortait de la salle

de bains d'un air parfaitement zen. Margherita retira son manteau, puis son pyjama en se tenant en équilibre sur une jambe et en tendant le bras pour attraper ses vêtements.

— Tu n'es pas encore prête ? lança Francesco avec un regard de reproche. Tu ne vas pas être en retard aujourd'hui, quand même !

Margherita serra les lèvres pour retenir la repartie qu'elle aurait voulu lui envoyer et elle s'enferma dans la salle de bains sans lui répondre.

Il est vraiment insupportable.

Une demi-heure plus tard, elle arrivait à bout de souffle à l'adresse de son entretien pour le poste de promoteur des ventes.

Tu souris et tu te montres enthousiaste.

La file de postulants qui la précédaient s'amenuisa rapidement. Lorsque ce fut son tour, elle se trouva devant un homme dans la trentaine, en complet bleu et les cheveux lissés de gel, qui lui adressa un sourire factice.

— Madame Carletti, entrez, je vous attendais, déclara-t-il avec un air complice qui irrita aussitôt Margherita.

Si elle n'avait pas eu autant besoin de ce travail et si Francesco n'avait pas tant insisté, elle n'aurait jamais accepté une telle recommandation. Et la voilà...

Tu souris et tu te montres enthousiaste.

Elle se mit en pilote automatique et écouta en hochant docilement la tête l'homme qui développait le rôle de promoteur des ventes, véri-